FRC 3.19677.1A [Laurencin]
Case FRC 20791

VERS A FRÉDERIC,

En lui envoyant le portrait de ma fille, et son contrat de mariage.

Pièce écrite avant le 18 brumaire, et lue à l'Athénée.

Le voilà donc enfin le portrait d'Azélie.
Je le joins, Fréderic, au contrat qui nous lie :
Ils vous retraceront, l'un, des traits assez doux ;
L'autre, l'engagement qui doit vous rendre époux.
Ah ! lorsque, sûr du vœu qu'a formé sa famille,
Je remets en vos mains le destin de ma fille,
A vous avec délice un père s'est fié,
Certain que son espoir sera justifié.
C'est elle, dans ces temps de sanglante mémoire,
Qu'on croira fabuleux en dépit de l'histoire,
Qui, trompant de mes fers l'accablante rigueur,
Ranima mon courage et consola mon cœur.
C'est elle, ô mon ami ! dont la voix douce et tendre
Emut en ma faveur tout ce qui put l'entendre.
Son jeune âge, ses traits, ses larmes, ses discours
Ne furent point pour moi d'inutiles secours.
Des monstres qu'altérait le sang de l'innocence,
Pour la première fois connurent la clémence ;
Et je fus effacé, non coupable et proscrit,
Du registre de mort où l'on m'avait inscrit.

Tandis que de forfaits dont frémit la nature,
Tout m'offre encore ici l'effroyable peinture ;
Que l'airain, sur ces murs dignes d'un meilleur sort,
Naguère vomissait l'incendie et la mort ;
Qu'à la voix des Couthon, se réduisaient en poudre
Les toits de l'opulence échappés à la foudre ;
Que je crois voir ce fer, ô jours, ô temps d'effroi,
Où le crime frappait, appuyé sur la loi !
Qu'errant sur des tombeaux, dans de vastes décombres,
D'amis qui ne sont plus j'évoque en vain les ombres ;

THE NEWBERRY LIBRARY

Qu'incertain si jamais des jours moins malheureux
Voileront du passé le souvenir affreux ;
Je devrais être plein d'une douleur mortelle :
D'où vient, cher Fréderic, mon ame éprouve-t-elle
Ce calme, ce plaisir, ces secrets mouvemens,
Des biens que l'on espère avant-coureurs charmans !
C'est que bientôt ma fille arrive à la journée
Qui doit à votre sort unir sa destinée ;
Que nous trouvons en vous, raison, droiture, honneur,
Les vertus, en un mot, d'où naît le vrai bonheur ;
Que, cédant à l'attrait d'un penchant légitime,
Objet de votre amour, sur-tout de votre estime,
Mon Azélie heureuse, et fidelle à sa foi,
Est de tous les tableaux le plus flatteur pour moi.

Je vois dans son portrait que le peintre infidelle
A voulu malgré nous embellir le modèle.
Du sort de la beauté la rose nous instruit :
Le matin la fait naître, et le soir la détruit.
Soyez donc consolé, si l'avare nature
N'a pas de plus d'attraits orné votre future ;
Peut-être en lui donnant d'aimables qualités,
Lui prouva-t-elle mieux ses libéralités.
Ce n'est pas qu'elle eût droit d'aspirer dans le monde
Aux succès sur lesquels son suffrage se fonde ;
Il s'y faut annoncer sous des dehors brillans,
L'esprit n'y paraît point s'il n'a des traits saillans ;
Mais le sien, peu sublime, est du moins juste et sage.
Du temps qu'un autre perd, elle sait faire usage :
Qu'à la ville, qu'aux champs on fixe son séjour,
Aucun instant d'ennui n'alongera le jour.
Que faut-il en effet contre la solitude ?
Des mœurs, une ame simple, et le goût de l'étude.
Tout être, dès qu'il souffre, excite sa pitié ;
Elle a déjà fait naître et senti l'amitié.
Egale en son humeur, sensible, généreuse,
Ce seront ses devoirs qui la rendront heureuse.
Ses devoirs ! Fréderic, elle apprit comme vous,
Comme vous elle sait que le premier de tous,
Sans égard pour des temps ou fâcheux ou prospères,
Est de servir le Dieu qu'ont adoré ses pères.

L'éloge que le sien dans ses vers a tracé,
Sous la plume d'un autre eût été mieux placé ;

Je le sens ; mais pourquoi, trop sévère à moi-même,
Me priver du plaisir de louer ce que j'aime,
Quand le Ciel m'est témoin que, dans un tel tribut,
J'eus la vérité seule et pour guide et pour but !

Vous qu'éloigna long-temps la fortune jalouse,
Venez au temple saint conduire votre épouse ;
Venez, peignant l'hymen de riantes couleurs,
L'attacher à son joug par des chaînes de fleurs.
Le bonheur pur et vrai que l'homme sage invoque,
Est dans le chaste amour, l'estime réciproque,
Les rapports, les égards, les soins multipliés
De deux cœurs qu'à l'autel leurs sermens ont liés.

Les maux plus que les ans ont altéré ma vie :
Mais je regretterais qu'elle me fût ravie
A l'approche du jour, de mes jours le plus beau,
Où l'hymen doit pour vous allumer son flambeau ;
Où votre bienfaitrice, ah ! disons votre mère,
Et cette Caroline, à tous les cœurs si chère,
Des nôtres que d'avance elles ont subjugués,
Recueilleront les vœux pour elles prodigués.

Ma voix chez les neuf Sœurs n'était plus entendue ;
N'importe, j'ai touché ma lyre détendue ;
J'ai même pris plaisir à ses sons languissans,
Tant pour moi le sujet eut des charmes puissans.
L'ame jouit alors des efforts qu'elle tente.
Vous jugez, Fréderic, si la mienne est contente,
Puisque je vais donner, dans mes plans affermi,
A ma fille un époux, à son père un ami.

LAURENCIN, Associé de l'Institut.